

**Regards croisés : analyse comparative des deux œuvres
littéraires francophones «Raconte –moi: la vigne et le lierre»
d’Asma Abdelkarim et «Le roman de Beyrouth»
d’Alexandre Najjar.**

نظرات متقاطعة : تحليل مقارنة للعملين الأدبيين الفرانكوفونيين «احك لي عن
بيروت: الكرمة واللبلاب» لأسماء عبد الكريم ، و«رواية بيروت» لأليكسندر نجار.

**Crossed Perspectives: A Comparative Analysis of the Two
Francophone Literary Works “Raconte–moi Beyrouth: La Vigne
et le Lierre” by Asma Abdelkarim and “Le Roman de Beyrouth”
by Alexandre Najjar.**



Écrit par Dr. Manal Bachir Hatoum

بقلم الدكتورة منال بشير حاطوم

Docteure en langue et littérature françaises à l’Université

Libanaise.

دكتورة في اللغة الفرنسية وآدابها في الجامعة اللبنانية

manal.hatoum@ul.edu.lb

Date de réception: 5/1/2025 Date d’acceptation: 3/2/2025 Date de publication: 25/3/2025

Résumé :

Le Liban se distingue par ses multiples facettes, façonnées par sa diversité religieuse et culturelle. Véritable carrefour de civilisations, il abrite une mosaïque de confessions qui coexistent, chacune enrichissant la société par ses traditions, ses valeurs et son influence. Quant à sa richesse culturelle, elle s'exprime à travers son patrimoine, sa littérature et sa musique, oscillant entre modernité et traditions séculaires.

Cette diversité confère au Liban un caractère unique, où religion et culture occupent une place essentielle dans la construction de l'identité individuelle et collective, contribuant ainsi à la complexité et à la richesse de son paysage social.

Dans les deux romans «Raconte- moi Beyrouth : la vigne et le lierre» d'Asma Abdelkarim et «Le roman de Beyrouth» d'Alexandre Najjar, chaque écrivain tente de dépeindre son propre Liban, une vision influencée par sa religion, son expérience personnelle et son idéologie. Cet article propose une analyse des codes culturels présents dans ces œuvres et met en évidence les parallélismes ainsi que les contrastes qui s'y manifestent.

Mots-clés : Littérature, culture, contrastes, parallélismes.

الملخص:

يتميز لبنان بتعدد جوانبه، إذ يتشكل من تنوعه الديني والثقافي، ما يجعله ملتقى للحضارات. تحتضن أرضه فسيفساء من الطوائف المتعايشة، حيث تساهم كل منها في إثراء المجتمع بتقاليدها وقيمها وتأثيرها. وتتجلى ثروته الثقافية في تراثه وأدبه وموسيقاه، التي تمزج بين الحداثة والتقاليد العريقة. يلعب الدين والثقافة دوراً محورياً في تشكيل الهوية الفردية والجماعية، مما يساهم في تعقيد المشهد الاجتماعي وإثرائه. في روايتي احك لي عن بيروت: الكرمة والبلابل لأسماء عبد الكريم و"رواية بيروت" لألكسندر نجار، يرسم كل كاتب صورة لبنان كما يراه، وفق رؤيته المتأثرة بدينه وتجربته الحياتية وأيديولوجيته. يسعى هذا المقال إلى تحليل الرموز الثقافية في هذين العملين، مع إبراز أوجه التشابه والاختلاف التي نتجلى فيهما. الكلمات المفتاحية: الأدب، الثقافة، التباينات، التوازيات.

Summary:

Lebanon is a land of diverse identities, shaped by its rich religious and cultural tapestry. As a historical crossroads of civilizations, it hosts a mosaic of faiths that coexist, each contributing to society through its traditions, values, and influence. Its cultural heritage shines through its architecture, literature and music, blending modernity with deep-rooted traditions. This diversity gives Lebanon its unique essence, where religion and culture play a vital role in shaping both personal and collective identity, adding depth and richness to its social fabric. In the novels “Raconte-moi Beyrouth: la vigne et le lierre” by Asma Abdelkarim and “Le Roman de Beyrouth” by Alexandre Najjar, each author offers a personal portrayal of Lebanon—shaped by their religion, life experiences, and ideological viewpoints. This article explores the cultural codes embedded within these works, emphasizing the similarities and contrasts they reveal. Keywords: Literature, culture, contrasts, parallels.

La littérature constitue un moyen efficace permettant d’analyser et de connaître l’homme dans sa variabilité et sa complexité. En effet, le texte littéraire est envisagé comme «la meilleure ethnographie de la culture d’un pays donné»¹. En dévoilant l’imaginaire social et culturel, il fonde une voie d’accès aux différents codes sociaux et nous permet de jeter «un regard qui nous éclaire, fragmentairement, sur un modèle culturel»². Par son biais, le lecteur sera capable de s’initier à la culture d’autrui, de découvrir d’autres personnages et traditions et de connaître «la vie des hommes dans sa vérité quotidienne comme dans son histoire, dans son ici et maintenant comme dans ses ailleurs»³.

(1) AMOR. S., 1994, «Document authentique ou texte littéraire en classe de français», Etudes de Linguistique Appliquée, p.57.

(2) COLLES, L., 1994, Littérature comparée et reconnaissance culturelle, Boeck, D., Bruxelles, p.20.

(3) ABDALLAH-PRETCEILLE M., PORCHER L., 1996, Education et communication inter-culturelle, Paris, PUF, p.143.

Ainsi, pour étudier la culture libanaise dans ses manifestations sociales, notre analyse va se porter sur deux romans de Asma Abdelkarim et Alexandre Najjar intitulés respectivement «Raconte- moi Beyrouth : la vigne et le lierre» et «Le roman de Beyrouth».

Notre objectif est de montrer les caractéristiques spécifiques de ces œuvres francophones et d'analyser les valeurs culturelles et les traditions dans les domaines social, linguistique et gastronomique.

A cet effet, nous allons commencer par l'analyse des thèmes culturels puis nous procéderons à une analyse comparative afin d'établir les parallélismes et les contrastes qui existent entre ces romans.

Pour atteindre notre objectif, nous allons nous appuyer sur des théories de la littérature comparée, notamment sur l'intertextualité culturelle, afin de mettre en lumière «la trace d'une culture dans l'écriture [...] culture latérale définissant un code linguistique et des références à la vie, culture profonde constituant la mémoire qui s'inscrit dans le grimoire du texte»¹.

De même, notre méthodologie va se concentrer sur l'analyse qualitative des éléments constitutifs des œuvres. Cette méthode d'analyse qualitative s'inspire de Bogdan et Biklen², qui définissent ce processus comme une organisation et classification des données, suivies de leur interprétation et présentation au public.

Mais avant de commencer notre travail, il paraît primordial de définir la notion de culture.

Dans une perspective anthropologique, la culture est considérée comme : «Un ensemble des faits de civilisation (art, connaissances, coutumes, croyances, lois, morales, techniques, etc.) par lesquels un groupe (société, communauté,

(1) POIRION, D., «Écriture et ré-écriture au Moyen Âge», dans Écriture poétique et composition romanesque, Orléans, Paradigme, 1994, pp. 460.

(2) BOGDAN, R.C., &BIKLEN, S.K., 2006, Introduction to qualitative research methods (5e éd.). New York, NY: Wiley.

groupe social particulier) pense, agit, et ressent ses rapports avec la nature, les hommes et l'absolu; système de hiérarchisation des valeurs qui ne se manifeste pas seulement dans les formes d'expression culturelles mais aussi à travers la religion, les structures politiques, l'organisation familiale, l'éducation, voire le développement matériel et technique»¹. Autrement dit, c'est «un ensemble lié» de règles, de traditions et de coutumes caractérisant un groupe social et garantissant la cohésion et les relations entre ses différents membres. En effet, elle est formée de «petites cultures». ; toute communauté est hétérogène et tous les individus ne possèdent pas les mêmes manières de vie car chacun est déterminé par son statut social, ses pratiques religieuses, son métier, sa région, etc.

Les deux romans que nous allons étudier ne constituent pas à eux seuls une représentation exhaustive du discours littéraire libanais mais nous les avons choisis d'abord parce qu'ils présentent deux perspectives différentes du Liban, ensuite parce qu'ils encadrent les événements politiques et socioculturels de 1858 à nos jours.

Alexandre Najjar est un écrivain libanais, né à Beyrouth, dans une famille chrétienne. Il est aussi avocat et l'auteur d'une trentaine de livres traduits dans une douzaine de langues. «Le Roman de Beyrouth» a obtenu le Prix Méditerranée en 2005 et le prix Hervé Deluen et a été sélectionné parmi les meilleurs romans dans la rubrique «Les choix du Point».

Dans cette œuvre, Alexandre Najjar, en combinant histoire et fiction, et en s'appuyant sur un minutieux travail de recherche, a dressé le portrait du Liban caractérisé par la multitude de communautés religieuses et a décrit la société libanaise à travers une saga qui se développe sur trois générations.

En effet, dans un style parsemé d'expressions et d'anecdotes extraites

(1) PIROU, J-P, 2003, Lexique de sciences économiques et sociales, (6eme éd.), Paris, Editions La Découverte, p.34.

du dialecte libanais, ce roman représente un vrai témoignage de Beyrouth avec ses déchirures et sa lutte pour la liberté et fait ressusciter les divers évènements qui ont marqué l'histoire politique du Liban: le Mandat français, la Seconde Guerre mondiale, l'Indépendance, le conflit israélo-palestinien, la guerre du Liban, etc.

Toutes les péripéties gravitent autour de l'immeuble Sarkis et de ses habitants qui sont la quintessence de cette nation-mosaïque qu'est le Liban. Les chrétiens, les musulmans et les juifs, avec leurs convictions et leurs traditions souvent contradictoires, se rassemblent dans la place des Canons pour révéler les difficultés de cohabitation entre ces trois religions monothéistes.

Asma Abdel karim, journaliste et traductrice diplômée de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et de la Sorbonne, est de père libanais et de mère tunisienne. Elle est née et élevée en Tunisie mais là-bas, elle avait grandi en étrangère : «Rien, hormis l'espace, ne [le] liait à ce pays». Son père qui n'a jamais accepté la décision de son propre père de s'installer dans ce pays de Maghreb lui répétait toujours : «Notre place n'est pas dans ce pays ! Nous sommes libanais, ne l'oubliez jamais» p.31¹. C'est pourquoi, elle a décidé, à 18 ans, de revenir à son pays natal et de s'installer à Beyrouth.

Dans son roman «Raconte-moi Beyrouth», elle nous livre une étude détaillée de la société et de la mentalité libanaise avec ses contradictions et fournit une documentation de la situation politique en s'intéressant précisément à la période au cours de laquelle il y a eu la série d'attentats visant les personnalités antisyriennes. En effet, en mêlant habilement le récit et l'histoire d'amour, ce livre constitue un témoignage puissant sur le Liban où Abdelkarim permet aux lecteurs de se rendre compte de la complexité des relations entre les communautés et de découvrir les spécificités culturelles de ce pays semblable

(1) ABDELKARIM, A., 2015, Raconte-moi Beyrouth : La vigne et le lierre, Georama, p.31.

au Phénix, toujours capable de renaître de ses cendres.

Les deux écrivains ont traité du Liban multiconfessionnel, des fêtes et des rites religieux et de la gastronomie afin de fournir une vision globale de la culture libanaise.

Liban, un pays multiconfessionnel

Le Liban est un pays multiculturel et multiconfessionnel. Il est caractérisé par sa diversité et ses communautés religieuses qui «se réfèrent à des cosmogonies et à des eschatologies différentes, pour des raisons historiques, sociales, religieuses et démographiques qui déterminent leur identité spécifique».¹ En effet, les différentes collectivités cohabitent mais chacune d'elles possède ses propriétés particulières et se distingue par ses us, ses fêtes, ses pratiques et ses dogmes ; leurs modes de vie et leurs visions du monde semblent distincts sans être essentiellement contradictoires. Culturellement gouvernée par la dualité chrétiens–musulmans et donc par l'affrontement des deux cultures, la société libanaise tend à se présenter comme une terre d'accueil et de contacts culturels. Cependant, elle reste hantée par les différences sociopolitiques qui ont pris la forme de conflits confessionnels.

Dans son roman, Najjar a bien démontré que cette diversité possède un potentiel de conciliation et de conflit. D'une part, il a évoqué que le Liban formé officiellement de dix–huit communautés religieuses se caractérise par un vivre–ensemble et représente un espoir, un phare pour l'ensemble du Moyen–Orient. Pour lui, Beyrouth représente «une mosaïque de religions et de couleurs. Chaque rue possède son cachet propre, son histoire, ses habitués, ses coutumes, ses manies». Cette ville est «multiforme, plurielle, et pourtant unique!». p.36 Les mosquées et les églises se côtoient et témoignent de ce pluralisme religieux. À plusieurs reprises, il

(1) CHAMOUN, M., 1997, "La diversité ethnique et culturelle et la construction nationale: le cas du Liban" in S.Abou, K. Haddad, La diversité linguistique et culturelle et enjeux du développement, Liban : imprimerie catholique, Araya, p.64.

a insisté sur l'esprit d'ouverture et de dialogue entre ces communautés. Nous en citons quelques-unes : le père de Philippe était un médecin qui «prodiguait ses soins à Ali, Mohamad, David ou Georges, avec le même dévouement» p. 77«[...] le chant du muezzin et les cloches du beffroi qui se répondaient bruyamment. Le croissant de la mosquée et la croix de l'église se détachaient sur un ciel clair : on eût dit qu'ils se superposaient»p.97 ; «toute la ville de Beyrouth se retrouve là. Il y a [...] les jeunes voilées de la banlieue du Sud ou en minijupe d'Achrafieh [...] p.354; «un monument sculpté [...], représentant deux pleureuses, l'une chrétienne, l'autre musulmane, se tenant les mains au-dessus d'une urne funéraire [...] p.104.

D'autre part, il a indiqué que cette mosaïque confessionnelle a connu des périodes difficiles et a été secouée par plusieurs conflits.

Par exemple, à travers l'histoire de sa famille (son grand-père Roukoz, son père Elias, etc.), le narrateur Philippe relate l'histoire du Liban hanté par les combats entre les druzes et les chrétiens en 1853, la guerre civile, etc. En effet, dans cette dernière, les protagonistes se sont attaqués pour des raisons politiques et religieuses.

Alexandre Najjar qui a vécu sur place les quinze ans de la guerre civile libanaise a décrit «Beyrouth qui agonisait. Maisons détruites, immeubles criblés de balles [...] La place des Canons était défigurée, méconnaissable [...] p.307 et a traduit la peur de l'autre affectant les relations entre les collectivités. Quelques libanais refusaient «l'idée de cohabiter avec des gens «de l'autre bord»» p.75. L'éducation scolaire et familiale, le fanatisme religieux, l'ignorance de l'autre, la crainte de la différence et les préjugés peuvent expliquer les raisons de cette incommunicabilité et de cette fermeture sur soi. Par exemple, la mère de Philippe, étant élevée dans une famille catholique et ayant reçu ses études chez les Dames de Nazareth, acceptait mal ses voisins «ayant [...] des idées et des coutumes

différentes des siennes».p.77

Cette peur se traduit aussi par le refus du mariage interreligieux qui constitue une grande menace pour la cohésion des familles et de la communauté ; ni les religieux ni la société n'acceptent de telles unions et les encadrent par des règles strictes. Epouser quelqu'un d'un autre groupe constitue une trahison pour la famille. Lorsque Philippe, le chrétien, voulait se marier avec Nour, la musulmane, il a essayé de lire le Coran et l'Évangile.

Dans le Coran, il a trouvé que «ceux qui, parmi vous, abjureront leur religion et mourront infidèles, vaines seront pour eux leurs actions dans la Vie Immédiate et Dernière [...]».p.293

De même, chez les chrétiens d'Orient, les choses ne sont pas simples : «l'homme ne peut se marier avec une femme infidèle, à la condition qu'elle devienne chrétienne».p.293

Philippe a décidé de défier la société et de pratiquer la khatifé, une tradition en usage surtout dans les villages libanais pour des raisons financières, et de se marier en Chypre, vu que le mariage civil n'existe pas au Liban parce qu'il a estimé que leur «échec personnel symbolisait l'échec du pays tout entier, de la coexistence, de l'union nationale– al wahda al watania– et de ce qu'on appelait «al aaich el mouchtarak». p.293.

Najjar a essayé de montrer que malgré les conflits, les libanais choisissent d'oublier les différences et d'écarter de leur mémoire la peur, les noirceurs de l'histoire et tout ce qui peut les séparer afin de maintenir la paix et la réconciliation nationale. C'est un peuple qui a «une faculté d'oubli et d'adaptation [...] La guerre est à peine finie qu'il festoie déjà». p.224

De son côté, Asma a étudié le fanatisme religieux dans «Raconte-moi Beyrouth». Elle a insisté sur l'extrémisme qui a déclenché la guerre civile et a démasqué les disparités entre les communautés, voire à l'intérieur d'une même communauté. Le Liban a sombré dans un conflit

dans lequel le confessionnalisme et la politique s'imposent comme des facteurs majeurs. En effet, cette guerre a scindé Beyrouth en deux entités distinctes, irréconciliables et aux destins divergents: «[...] nous allons «changer de Beyrouth», [...] on va quitter Mohamad, Hussein et Ali pour retrouver Antoine, Maroun et Michel». La ligne de démarcation était la limite entre Beyrouth-Est totalement chrétienne et Beyrouth-Ouest à majorité musulmane. Cette ligne sépare des citoyens qui se distinguent par l'origine, la confession et le comportement social.

De même, la romancière a étudié cette crainte de l'autre se dévoilant par l'attitude islamophobe de certains chrétiens qui ne gardent de leurs «compatriotes musulmans» que l'image «des miliciens qui ont massacré des familles entières dans [leur] région natale pendant la guerre» p.82. La violence a dégradé l'unité nationale, a creusé des fossés et a morcelé l'identité libanaise.

Mais, elle a surtout insisté sur le sentiment de supériorité des sunnites sur les chiïtes au Liban. Les sunnites «sont persuadés qu'en leur qualité d'orthodoxes, ils détiennent la vérité de l'islam»p.90 et considèrent que les chiïtes «ne sont que des imposteurs à la solde de l'Iran»p.90 et «des villageois ruraux et incivils» qui représentent «une classe sociale inférieure [...] et porteuse de tous les vices»p.90. Entre ces deux principaux courants de l'Islam, le conflit est aux mille visages. Au-delà de l'aspect religieux, la fracture entre eux est aussi sociologique et politique. En effet, au Liban, les sunnites s'installant dans les grandes villes et menant par conséquent une vie aisée, se croient meilleurs que les chiïtes et les accusent d'être principalement fidèles à l'Iran, pas aux états dans lesquels ils résident.

Le mariage interreligieux a encore été abordé par Abelkarim. Elle a démontré que «pour célébrer des noces, il faut passer par les instances religieuses» et qu' «aucune union entre deux personnes de confession différente n'est envisageable»p.93 car la famille et les amis renieront les mariés et ne les

accepteront jamais. En effet, la société se dresse contre le mariage mixte, tout d'abord, par souci de préserver la culture et l'homogénéité sociale, ensuite par souci de faire éviter les conflits qui peuvent surgir entre les conjoints. En effet, les libanais «feignent l'ouverture, la tolérance et la laïcité», mais au fond, chacun d'eux reste attaché à sa religion et à ses croyances.

Bref, dans cette partie, nous trouvons que les deux romanciers ont étudié les difficultés qui affrontent les grandes histoires d'amour qui «ne sont pas en mesure d'infléchir [les] règles ni d'y faire face».p.92 Au Liban, le mariage civil est impossible et seul le mariage religieux est reconnu et autorisé. Pour unir des époux de religions différentes, des couples s'unissent civilement à l'étranger. En effet, le système institutionnel au Liban baigne dans une véritable contradiction. D'une part, nous sommes face à une modernité et évolution incomparable, et de l'autre part nous nous dressons devant une institutionnalisation intense des communautés religieuses. Le fanatisme religieux empêche l'acceptation de ce type de relation dans les sociétés multiconnautaires et fêter son amour s'avère comme un acte militant.

La mosaïque confessionnelle, avec ses conflits et ses ententes, a été de même abordée dans les deux romans. Mais, Najjar qui a connu une enfance et une adolescence marquées par les quinze ans de la guerre civile et qui a lutté avec la réalité de son pays fragmenté, a mieux développé les causes et les conséquences de cette dualité. Pour lui, la guerre est une réalité quotidienne. Quant à Asma, vu qu'elle a mené son adolescence en Tunisie, cette guerre se présente comme une actualité lointaine. Néanmoins, durant ses séjours au Liban, elle a découvert la société chiite grâce à son ami Abbas et a réussi d'étudier la fracture théologique entre les sunnites et les chiites.

Les fêtes et les rites religieux

Les fêtes revêtent des fonctions primordiales pour la communauté. En effet, elles assurent la cohésion et l'homogénéité d'une collectivité et par son rôle conservateur, elles certifient le transfert de génération en génération d'un ordre pouvant revenir aux origines. Au Liban, l'identité culturelle et les comportements des individus sont déterminés par la religion et ses rites. Les règles établies par la confession influent tout individu, concrétisent des traditions identitaires puissantes et se traduisent par des pratiques intensément respectées et enracinées dans la mémoire individuelle et collective. Les libanais, toutes confessions confondues, sont très attachés à ces pratiques.

Par exemple, Najjar, issu d'une famille maronite, a souligné l'importance de certains rites chrétiens comme le fait de servir la messe et son rôle purificateur : «Cet exercice me convenait : j'allais devenir, aux yeux de mes camarades, un initié, un pur» et a tourné en dérision d'autres traditions qui, selon lui, prêtaient à sourire comme «l'interdiction de balayer le mercredi saint [...], sous peine d'être dévoré par les fourmis !» p.78

Le romancier fait toujours abstraction de la société où il est né ; c'est pourquoi Najjar s'est surtout intéressé aux fêtes religieuses chrétiennes et à leurs nourritures symboliques : «il y avait Noël. Avec l'immense crèche, le sapin enguirlandé et la dinde gavée de noix ; la Sainte Barbe où nous savourions de blé concassé parfumé à l'eau de fleur d'oranger [...] ; le dimanche des Rameaux (la Chaanine) où nous portions nos plus beaux habits [...], le jeudi saint et sa kebbé haziné [...] ; Pâques, avec les délicieux maamoul que ma mère confectionnait [...] ; la fête de la Croix avec ses feux de joie [...], «[...] la fête de saint Maron [...].

Cependant, nous signalons le recours quasi exclusif au mois sacré des musulmans «le ramadan» avec ses spécialités culinaires et ses rituels

: «Pendant le ramadan, il acceptait toujours les invitations à l’iftar [...], ce repas pris à la fin de la journée de jeûne, composé de plats traditionnels comme la soupe de lentilles, le fattouch, la moghrabieh, servis avec du jus d’abricot. [...]. La nuit, lorsque le moussaharati sillonnait les rues en tapant sur son tambourin et en récitant des versets du Coran pour réveiller les fidèles et les inviter au souhour [...].»

Les fêtes chrétiennes sont plus nombreuses au Liban et le démarquent de son environnement arabe. Elles sont célébrées avec ferveur car elles incarnent les liens sociaux et remémorent des souvenirs collectifs qui instaurent l’histoire de la collectivité et de sa mémoire commune. Le plus souvent, elles sont accompagnées des repas pour rassembler la famille et mettre trêve aux disputes.

De son côté, Asma Abelkarim élevée dans une atmosphère religieuse sunnite s’est préoccupée du culte islamique et a abordé les différentes célébrations religieuses partagées par la totalité des musulmans qu’ils soient sunnites ou chiites. Elle a évoqué Aid al-Adha, qui est considéré comme «La deuxième plus grande fête religieuse des musulmans», et Le Ramadan qui engage les musulmans au jeûne et à la prière et qui est marqué par des traditions locales, des plats traditionnels autant que des rituels sacrés : «[...] le début de Ramadan [...]. L’ambiance est à la fête. Les rues sont décorées [...]. Lors de l’appel à la prière annonçant la rupture du jeûne, les rues deviennent désertes [...]». De plus, AbdelKarim, influencée par son histoire d’amour avec Abbas, un jeune homme chiite, a révélé son admiration d’abord pour l’islam chiite qui «prouve sa capacité d’adaptation et paraît plus à même d’être dans l’air du temps que les autres branches de l’islam». p.172 et ensuite, pour sayyed Hassan Nasrallah qui possède un «charisme incontestable» et une «aura divine». p.65. Plusieurs pages du roman ont été consacrées à la description des villages du Sud, des ruelles de Dahiyeh, de la vie quotidienne de ses habitants et des réunions

politiques du Hezbollah. Elle a trouvé que cette ville « est un monde à la fois familier et mystérieux. Familier par la simplicité des négoce, [...] mystérieux pas ses décorations achouriennes, ses femmes vêtues en noir de la tête au pied, conduisant des 4 x4 [...]» p.48. De même, elle s'est intéressée à Achoura, la plus grande commémoration chiite et a raconté l'origine et les significations de cet évènement religieux : «Les ruelles de Dahiyeh sont ornées de guirlandes noires [...]. C'étaient les préparatifs d'Achoura [...], période pendant laquelle les libanais de confession chiite se rassemblent dans des Husseinieh [...]. Il s'agit d'écouter un narrateur, pendant les dix jours d'Achoura, s'exprimant le plus souvent en dialecte irakien, qui raconte jour après jour la passion de l'imam Hussein».

Au Liban, il existe deux modes de vie déterminés par les deux religions et donc deux cultures principales. Chacun des deux écrivains s'est limité à décrire minutieusement les fêtes célébrées dans sa propre religion en faisant allusion à celles des autres. En effet, la guerre civile a empêché Najjar qui est né dans une famille chrétienne et qui a été scolarisée chez les Jésuites de bien découvrir la communauté musulmane;

c'est pourquoi, il se contente de mentionner une seule fête religieuse des musulmans, alors qu'il s'est livré à donner au lecteur une vision détaillée des fêtes chrétiennes.

De son côté, Asma a insisté sur les célébrations musulmanes mais son appartenance à la communauté sunnite ne l'a pas empêchée de fournir une analyse développée de la société chiite et des rituels de Achoura, car lors de son arrivée au Liban, son ami Abbas l'a emmenée à un Majliss, à Dahiyeh et aux différents villages du Sud. Tout cela a offert l'opportunité à Asma d'observer et de déceler une culture nouvelle.

La gastronomie libanaise, un patrimoine culturel vivant

La gastronomie est l'une des voies les plus efficaces qui permet de découvrir l'âme et l'esprit d'un pays. Elle représente une forme concrète d'humanisme et d'universalisme. En effet, elle est un élément culturel très reconnaissable et une composante primordiale de l'identité d'un pays.

Fruit de plusieurs influences culturelles, la cuisine libanaise, située au carrefour de plusieurs pays, se distingue par sa finesse, sa diversité et la richesse des saveurs et des couleurs. Elle est considérée comme le reflet de notre culture et notre vision du monde. C'est «un bonheur pour les yeux aussi bien que pour le palais».

Dans Le Roman de Beyrouth, Najjar a parlé de la variété de la cuisine libanaise, et il s'est surtout préoccupé:

–du mezzé, référence culturelle essentielle du Liban, qui est servi avec le pain arabe sous la forme d'assortiments de petits plats : «hommos, mtabal, taboulé, kebbé...». C'est une «gastronomie de l'œil».p.319

–des sandwiches qui sont très populaires, en particulier «chawarma et falafel» p.303.

–des desserts et des boissons comme «[le] knefé, la mouhallabié, [...] le sousse, le jellab[...]»107, l'arak., le vin.

Pareillement, dans Raconte-moi Beyrouth, nous avons découvert plusieurs plats composant un excellent petit déjeuner «semblable à un brunch gargantuesque qui s'éternise».p.71. À table, nous trouvons «du fromage feta, des manoucheh de thym et de fromage, une assiette de houmous, une théière, une assiette de légumes frais [...] des tomates, des concombres, des carottes, des radis et de la menthe. [...] Un vrai régal pour les yeux et les papilles»p.71. Les manoucheh, devenus emblème national de la cuisine libanaise, ont surtout retenu l'attention de la romancière. Elle a consacré un paragraphe pour évoquer ses composantes : «ces galettes

semblables à des crêpes épaisses qu'on agrémente, au choix, avec du thym séché et mélangé à des graines de sésame, ou avec du fromage bulgare kashkawan [...] p.112. De même, le «kallaj et les pichets de jallab»¹⁶⁸ et la classique de la gastronomie libanaise, le mezzé, ont été encore cités : «homous, baba ghanouj, fatouch, tabouleh, chanklich, labneh, falafel, makanek ...»p.168.

Dans les deux romans étudiés, une littérature culinaire est représentée avec amour et précision évoquant les distincts mets raffinés, savoureux et délicieux.

Tout écrivain est le fils de son environnement. Najjar qui a passé son enfance et son adolescence au Liban, traduit par son écriture ses propres expériences, sa vie quotidienne. C'est pourquoi, il paraît naturel que la gastronomie libanaise soit plus développée chez lui que chez Asma. En effet, la romancière a été fascinée par le monde culinaire «levantin mirifique alliant des saveurs et des odeurs [...] enchantent les yeux et les papilles» p.169, quand elle est revenue à son pays natal ; mais son expérience n'est pas comparable à un citoyen habitué depuis longtemps aux plats typiques du pays du Cèdre.

Les traditions libanaises

Le roman de Beyrouth tient la route et fournit aux lecteurs une vision exacte et claire de la société libanaise et de ses traditions. Najjar a dessiné le portrait des libanais à travers des saynètes bourrées de mots, d'expressions et de courts passages purement libanais. Nous trouvons des répliques, des proverbes et des expressions idiomatiques, dont la majorité appartient au dialecte local. Par l'usage de ces termes, Najjar veut viser la véracité du message et la mémoire collective libanaise. De plus, ces alternances codiques traduisent ce pluralisme culturel et reflètent l'image d'une société de culture si riche et ouverte.

Nous allons étudier surtout le cas des proverbes puisés dans le patrimoine dialectal qui traduisent des aspects importants de la sagesse populaire et procèdent à l'attachement du libanais à la spécificité culturelle. Par exemple, le proverbe local : «Fallah mekfi, sultan mekhfi» p.174 illustre cette habitude chez les paysans de regorger «de provisions (ou mouné) en prévision de l'hiver, comprenant du kichk [...] et du debs [...]» ou le dicton «Mech beyess temmo ella emmo»p.202 incarnant le conservatisme, la naïveté et l'innocence.

Najjar a parlé aussi de l'hospitalité des libanais qui sont optimistes et amicaux. Ils saluent chaleureusement leurs hôtes et les embrassent trois fois (comme le veut l'usage au Liban p.273). Ils concèdent une grande importance à l'apparence et choisissent «avec raffinement vêtements et accessoires»p.83.

Ils adorent la vie, le chant et la danse et sont passionnés par le folklore artistique. C'est pourquoi les séances de zajal et de dabkeh sont toujours organisées dans les villages et par les différentes communautés. Le zajal est une poésie libanaise «déclamée dans une langue simple, imagée, devant une bouteille d'arak et un panier garni de légumes, au rythme d'un petit tambourin appelé daff» p.288, est un art populaire traditionnel qui occupe une grande place dans les festivals et les réunions familiales. En effet, ces échanges verbaux suggèrent la beauté du pays et favorise la cohésion sociale. De même, la dabkeh est aussi très populaire. C'est une danse nationale «traditionnelle où filles et garçons, en arc de cercle, [...] sautillent et martèlent le sol de leurs pieds au rythme du nay et du tambourin».p.288

Pour eux, parler couramment français est un atout et un privilège. En effet, le français est la langue de prestige surtout chez les chrétiens. Par exemple, à l'école des Jésuites les bons en français reçoivent «des prix d'excellence» tandis que «ceux qui éprouvaient du mal à s'exprimer dans

la langue de Molière se retrouvaient bons comme des pestiférés» p.105

De plus, Najjar a mis l'accent sur l'importance des wejbet dans la vie des libanais. En effet, ces derniers sont attachés aux devoirs moraux, ces règles imposées par la société. Par exemple, lorsque le père de Philippe est mort, sa femme «a noté les noms de ceux qui sont venus aux funérailles [pour aller à son tour] lorsqu'ils seront morts» p.223

Nonobstant cet esprit d'ouverture et cet amour de la vie, les libanais restent attachés à des idées désuètes et périmées comme le fait de «toucher au bois pour éloigner le mauvais œil» p.84. De même, ils considèrent que «Ham el banat lil mamat» et que la naissance d'un garçon est essentielle pour garder «la survivance de la lignée et la postérité du géniteur» p.103. Cependant, cette mentalité a changé et nous trouvons que de nos jours la femme commence à jouer un rôle primordial dans la politique. Les femmes de différentes communautés et de différentes classes sociales participent aux manifestations et revendiquent la liberté, l'unité et la paix : «[...] il y avait là des personnalités connues –épouses de ministres ou de députés–, des femmes de haute société, mais aussi des épouses de commerçants et d'artisans, unies par la même soif d'indépendance. [...] En chemin, elles furent rejointes par un groupe de jeunes musulmanes [...]» p.182.

Chez Asma Abdelkarim, nous trouvons qu'elle a, de même, parlé de la dabkeh, de l'hospitalité qui caractérise les libanais, du rôle de la femme et de la langue de Molière qui est «vénérée au Liban, [et] suscite le respect de l'interlocuteur». p.56

En ce qui concerne «la danse traditionnelle libanaise»p.218, elle a révélé que la dabkeh revêt un rôle crucial dans les fêtes. Cette danse populaire se transmet de génération en génération et constitue un symbole du patrimoine folklorique. Pratiquée le plus souvent dans les noces, les banquets et les fêtes occasionnelles, elle a de nombreuses variables régionales mais reste

le dénominateur commun culturel des libanais.

Comme Najjar, elle a montré que la femme est sur le devant de la scène dans les manifestations et elle a insisté sur ses droits sexuels. Elle considère que les femmes ont droit à une vie sexuelle sans risque, ni contrainte. Par exemple, Asma a décrit la scène d'amour avec son bien-aimé Maxime pour lutter contre l'idée enracinée dans les esprits des libanais et des orientaux, que la virginité est attachée à l'honneur de la famille. Avec ce jeune homme, elle a brisé tous les règles et les principes : «mes sempiternelles cogitations sur la virginité et sur la légitimité des relations sexuelles avant le mariage s'étaient évanouis sur l'autel du désir charnel [...]»p.142.

La romancière a aussi démontré l'hospitalité des libanais en établissant une comparaison entre la mentalité des occidentaux et les Orientaux. Elle démontre l'hospitalité de son peuple face à l'individualisme des français. Elle estime que «la perception de l'hospitalité, de l'accueil et de l'échange est totalement différente entre les deux rives de la Méditerranée» p.207. Chez les libanais, il paraît «inconcevable de rendre vide une assiette qui [...] a été offerte remplie ; tandis que les français sont convaincus que «l'un jouit du plaisir d'offrir, l'autre du plaisir de recevoir» p.207.

Asma déteste les français ; elle les accuse d'avoir ce sentiment de supériorité «nourri par les cours de géopolitique résumant la situation du Liban à l'incapacité des Libanais à se mettre d'accord et aux guerres fratricides [...]» p.210.

En effet, Asma a justifié son choix de l'exemple français en expliquant que « les gens [qu'elle a eu] à croiser ou à fréquenter étaient de cette nationalité, majoritaire parmi les jeunes Européens et les jeunes Occidentaux qui séjournent à Beyrouth»p.210. Mais, cette haine est effectivement due à l'occupation militaire de la Tunisie par la France. Les relations entre ces

deux pays étaient marquées, durant la période coloniale, par la violence et le mépris.

Parallélismes et contrastes

Dans la partie précédente, nous avons étudié les différents thèmes culturels abordés dans les deux romans. Nous avons remarqué que les points communs sont plus nombreux que les points divergents et que ces deux œuvres se complètent pour donner aux lecteurs une vision globale du Liban vu de deux perspectives distinctes.

Nous allons commencer par les parallélismes existant entre les romans du corpus:

– Plan linguistique

Selon les deux écrivains, la langue française, introduite par le mandat français et répandue par l'école, est devenue l'une des grandes langues de communication au Liban et son emploi est alors un signe de prestige et un critère d'appartenance surtout à la religion chrétienne.

– La dabkeh

Les romanciers se mettent d'accord sur ce point : les libanais sont toujours prêts à faire la fête et que la dabkeh constitue un élément culturel collectif entre les différentes communautés.

– L'hospitalité

Notre pays est un pays d'accueil et le peuple libanais est dynamique, hospitalier et généreux. Cette terre est hospitalière aux hommes, aux idées et aux différentes cultures.

–Le Liban multiconfessionnel

Les deux romans constituent un témoignage de différentes confessions présentes sur la terre libanaise et qui cohabitent, selon les époques, en

plus ou moins entente.

– Le mariage interreligieux

Le mariage mixte génère beaucoup de tensions et de problèmes au sein des familles mais beaucoup de libanais décident de s'unir malgré les différences culturelles et confessionnelles et ils ne trouvent qu'un seul moyen d'aller se marier ailleurs. Mais de nos jours, la mentalité a changé, le mariage mixte est devenu plus recevable et le débat du mariage civil agite le Liban malgré l'opposition et le refus des chefs religieux. Dans Raconte-moi Beyrouth : la vigne et le lierre et Le roman de Beyrouth, ce sujet a été analysé à travers deux histoires d'amour.

– La gastronomie

La cuisine libanaise fascine par sa diversité et sa richesse les citoyens et les étrangers et elle a été de même mentionnée par les deux, mais elle a été plus développée avec Najjar.

– La guerre civile

Najjar et Abdelkarim se sont intéressés aux méfaits de la guerre civile et ont présenté le fanatisme religieux qui était la cause de son déclenchement. La société libanaise se noie dans cette dualité islamo-chrétienne et qui instaure ce clivage entre les libanais.

–La peur de l'autre

Cette peur de la différence due à l'ignorance de l'autre hante la société libanaise. L'islamophobie et la crainte d'installer un régime musulman au Liban ont été respectivement étudiées par Abdelkarim et Najjar.

Après avoir démontré les parallélismes, nous allons signaler les contrastes se trouvant entre les œuvres :

– L'attitude envers les français

Dans son roman, Najjar, scolarisé chez les Jésuites, cherche à révéler le rôle civilisateur de la France. En effet, la majorité des libanais considèrent la France comme «Notre mère tendre». De son côté, Adelkatim tend à exprimer son dédain envers les français et les accuse d'avoir «une attitude hautaine [et un] ton docte et arrogant [...]»p. 211.

– Les alternances codiques

Le recours au libanisme semble très rare chez Abdelkarim alors qu'il est fréquent et abondant chez Najjar. La langue arabe est bien présente en filigrane dans le texte de Najjar qui se nourrit de l'imaginaire arabe.

– Les traditions culturelles

Najjar s'est attaché à dévoiler les traditions de la culture chrétienne en insistant sur les fêtes, les rites etc., quant à Abdelkarim, elle a été influencée par la religion arabo-musulmane et spécifiquement par la communauté chiite. Achoura, le contrat de mariage temporaire etc., ont été abordés dans Raconte-moi Beyrouth : la vigne et le lierre.

– Le cadre historique

Asma fournit une documentation de la situation politique en s'intéressant précisément à la période au cours de laquelle il y a eu la série d'attentats visant les personnalités antisyriennes et à plusieurs reprises, elle a parlé de la haine des libanais envers les Syriens ; tandis que Najjar raconte l'histoire du Liban dès l'occupation ottomane jusqu'à la fin de la guerre civile, sans aucune allusion à cette hostilité contre la Syrie.

Conclusion

Le Liban se distingue par ses multiples facettes, façonnées par sa diversité religieuse et culturelle. Véritable carrefour de civilisations, il abrite une mosaïque de confessions qui coexistent, chacune enrichissant la société par

ses traditions, ses valeurs et son influence. Quant à sa richesse culturelle, elle s'exprime à travers son patrimoine, sa littérature et sa musique, oscillant entre modernité et traditions séculaires.

Cette diversité confère au Liban un caractère unique, où religion et culture occupent une place essentielle dans la construction de l'identité individuelle et collective, contribuant ainsi à la complexité et à la richesse de son paysage social.

Dans les deux romans «Raconte-moi Beyrouth : la vigne et le lierre» d'Asma Abdelkarim et «Le roman de Beyrouth» d'Alexandre Najjar, chaque écrivain a tenté de dépeindre son propre Liban, une vision influencée par sa religion, son expérience personnelle et son idéologie. Cependant, entre ces œuvres, existent plus de parallélismes que de contrastes et les écrivains, à travers des enjeux similaires, ont fourni une vision globale et exhaustive du Liban. En les lisant, le lecteur étranger apprend beaucoup de choses sur ce peuple qui se distingue par deux modes de vie et par deux cultures principales.

Bibliographie

- 1- ABDALLAH-PRETCEILLE M., PORCHER L., 1996, Education et communication interculturelle, Paris, PUF.
- 2- ABDELKARIM, A., 2015, Raconte-moi Beyrouth : La vigne et le lierre, Georama.
- 3- AMOR. S., 1994, «Document authentique ou texte littéraire en classe de français», Etudes de Linguistique Appliquée.
- 4- BOGDAN, R.C., &BIKLEN, S.K., 2006, Introduction to qualitative research methods (5^e éd.). New York,NY: Wiley.
- 5- COLLES, L., 1994, Littérature comparée et reconnaissance culturelle, Boeck, D., Bruxelles.
- 6- JOUBERT, J-L, 2006. Petit guide des littératures francophones. Paris : Nathan.
- 7- MARINO, A., 1988, Comparatisme et théorie de la littérature. Paris :

P.U.F.

- 8- NAJJAR, A., 2005, Le roman de Beyrouth, Editions Plon, Paris.
- 9- PIROU, J-P, 2003, Lexique de sciences économiques et sociales, (6^{eme} éd.), Paris, Editions La Découverte.
- 10- POIRION, D., «Écriture et ré-écriture au Moyen Âge», dans Écriture poétique et composition romanesque, Orléans, Paradigme, 1994, pp. 457-469.